

Études littéraires africaines

EBOUSSI BOULAGA (Fabien) & OLINGA (Alain Didier), dir., *Le Génocide rwandais. Les interrogations des intellectuels africains*. Yaoundé : éditions CLE, & CIIRE, 2006, 205 p. – ISBN 9956-0-9030-1



Viviane Azarian

Numéro 23, 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035455ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035455ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Azarian, V. (2007). Compte rendu de [EBOUSSI BOULAGA (Fabien) & OLINGA (Alain Didier), dir., *Le Génocide rwandais. Les interrogations des intellectuels africains*. Yaoundé : éditions CLE, & CIIRE, 2006, 205 p. – ISBN 9956-0-9030-1]. *Études littéraires africaines*, (23), 57–60. <https://doi.org/10.7202/1035455ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

dié et de son rapport à la totalité-monde : transhumance, migrance, exil, utopie, errance, nomadisme, entrelangue... Le volume comporte d'ailleurs, outre une bibliographie sélective et un index des noms propres, un fort utile index des notions et concepts.

Le déplacement selon toutes ses modalités, *a fortiori* conceptuelles (voir les emprunts fructueux que fait C. Eysel à la théorie lacanienne pour lire F. Belghoul), est ce qui relie chaque étude aux autres, qu'il s'agisse d'interroger l'incertitude de position d'une littérature belge de langue française (Marc Quaghebeur), de souligner la dimension contestataire et émancipatrice du cheminement de Nicolas Bouvier (Jean-François Guennoc), de montrer comment, chez Édouard Glissant, l'imaginaire parvient à "envahi[r] le concept et le régéné[r] sans s'y dissoudre" (Brigitte Dodu), ou encore comment trois auteurs aux destinées *a priori* diverses, mais qui tous trois ont élu domicile en France et dans la langue française, Eduardo Manet, François Cheng et Andreï Makine, travaillent le lieu à partir du neutre de l'utopie, pour reprendre les concepts que Dorotheé Hiver emprunte à Louis Marin afin d'aborder en détail un titre de chacun.

Qu'une communication offre l'occasion de découvrir un poète chilien francophone cosmopolite et méconnu, Vicente Huidobro (Alexis Vestchenko), ou qu'une autre porte le questionnement sur la place faite dans les *curricula* français aux littératures migrantes (Anne Schneider), il s'agit en somme d'échapper aux apories du dualisme, drôlement et cruellement campées, lors de la table ronde, par le poète québécois contemporain Claude Beausoleil, en faisant de l'entrelangue qui se constitue dans la triangulation, voire "tout contre un marmonnement multilingue" (Assia Djebar, *Ces Voix qui m'assiègent*), un "atelier de création" (Karin Holter). Aussi, par-delà la variété des angles d'approche, c'est bien la fécondité propice d'une "littérature qui arrive à contre-jour", selon l'admirable formule de Tierno Monenembo (p. 225), qui se trouve ici illustrée.

■ Catherine MAZAURIC

■ EBOUSSI BOULAGA (FABIEN) & OLINGA (ALAIN DIDIER), DIR., *LE GÉNOCIDE RWANDAIS. LES INTERROGATIONS DES INTELLECTUELS AFRICAINS.*

YAOUNDÉ : ÉDITIONS CLE, & CIIRE, 2006, 205 P. - ISBN 9956-0-9030-1.

Cet ouvrage réunit des communications présentées au colloque de Yaoundé, organisé par la Communauté des Étudiants Rwandais de l'Université Catholique d'Afrique Centrale (CERUCAC), Anthropophania et le Cercle Interdisciplinaire et Interreligieux de Recherche en Ethique (CIIRE), dans le sillage de la "Journée internationale de la réflexion sur le génocide rwandais de 1994". Le sous-titre du recueil souligne l'intention de proposer au lecteur un point de vue "inter-

ne” en présentant “les interrogations des intellectuels africains” sur le génocide au Rwanda. La lecture est malheureusement gênée, dans l'exemple dont nous disposons, par l'absence des pages 49 à 64.

L'introduction présente les objectifs de l'ouvrage en trois temps : savoir / faire / espérer. La question du sens, des raisons du génocide, est posée dans la perspective de “tirer les leçons” de l'événement. Le texte invite à une morale de l'action, liée à une redéfinition de la notion d'engagement depuis le génocide au Rwanda : il s'agit de “sensibiliser les uns et les autres sur la nécessité de nous impliquer davantage pour bâtir une nouvelle humanité” (p. 9). De manière très cohérente et dans la continuité des enjeux posés dans l'introduction, l'ouvrage est découpé en trois parties : I. Ethnisme et génocide ; II. Responsabilité de l'État, de la société internationale et des églises ; III. Prévention des conflits comme exigence éthique de la guérison et de la vie communautaire. Ces trois temps articulent un “avant” (les causes lointaines), un “pendant” (les causes immédiates et les modalités) et un “après” le génocide au Rwanda, dans une perspective préventive.

Dans un article très intéressant sur “Mémoire et génocide”, Charles Ossah Eboto analyse les liens entre génocide et manipulation de la mémoire en proposant une définition du génocide comme remise en question de l'existence de la mémoire. Ainsi, pour C. Ossah Eboto, “la mémoire a constitué un enjeu politico-idéologique au Rwanda” et “si le génocide est la conséquence d'un certain rapport qu'une communauté historique entretient avec sa mémoire, dans sa phase exécutoire, il constitue une négation de cette mémoire” (p. 47). Contre cette intention génocidaire, cette tentative d'anéantissement intégral par la destruction de la filiation et de la mémoire, apparaît déjà un double enjeu du témoignage des rescapés : la mise en échec du génocide par la survivance et la trace, le témoin de cette existence “qui reste” visant à se poser comme sujet parlant face à un interlocuteur. L'auteur s'interroge ensuite sur les “usages négatifs de la mémoire” (p. 44) à propos de la distinction établie par les ethnologues entre Hutus et Tutsis, qui s'appuie sur la thèse de l'origine étrangère du Tutsi. Ce qui ressort de ces considérations, c'est que l'idéologie coloniale, en quête de légitimation, s'est appuyée sur des interprétations sociales, ethno-historiques et religieuses orientées par les théories scientistes et les attitudes dogmatiques. L'auteur signale “une remise en cause de cette idéologie par une nouvelle école d'historiens rwandais” (sans plus de précision), mais qui “n'a pas retenu l'attention de l'opinion parce que l'idéologie du Rwanda indépendant n'est qu'une reprise de la colonisation” (p. 46). Il s'agirait alors de s'interroger sur les motivations de cette reprise inconditionnelle, ce que fait Alain Didier Olinga dans la conclusion du présent ouvrage, intitulée “En guise de conclusion : entre mémoire d'échafaud et espoir de lumière”. Il pose également la question de la reconstruction et des moyens dont disposera la génération qui vient après le génocide pour enrayer le cycle de la répétition des violences. Cela

passe, selon lui, par la compréhension, au sens de la capacité à reconnaître les logiques qui ont conduit au génocide, ce qui permettrait de “concevoir un système de régulation sociale qui évacue la peur de l'autre et qui institutionnalise la confiance de tous en l'État et au pouvoir” (p. 184). Invitant à reconnaître et assumer la part de responsabilité qui incombe aux hommes politiques africains dans la gestion catastrophique des États post-coloniaux, il voit dans le recours aux déstructurations coloniales comme explication des maux actuels de l'Afrique, une tentative de la part des politiques de se déresponsabiliser, et dans le “remords” des Occidentaux, la perpétuation d'une attitude d'infantilisation. À la question de comprendre pourquoi certains États post-coloniaux perpétuent les logiques de violence et de domination initiées par la colonisation, A.D. Olinga propose de répondre par la volonté de puissance et l'opportunisme qui animent les hommes politiques, souvent sinon mis en place, du moins maintenus par les ex-puissances colonisatrices. On pourrait ajouter à ces explications la nature du rapport à l'autre qui s'inscrit encore et toujours dans une logique de domination et qui, faute d'avoir été réellement pensé et réformé, ne pourra empêcher la répétition des catastrophes qui mettent en jeu la destruction de l'humain.

Fabien Eboussi Boulaga, dans “Penser l'impensable”, propose une définition de l'impensable comme “ce qui échappe à l'explication, au déploiement d'un ordre, à la représentation d'un objet comme structuré et organisé, ou ordonné à une fin” (p. 66). Il propose alors de relever quelques formes de cet “impensable” dans le génocide rwandais : une négativité sans référent et “paradoxalement auto-destructrice” (p. 67). Il insiste sur la nécessité de “continuer de raconter, de décrire, d'analyser, d'expliquer” (p. 69), de penser, non pas à l'intérieur du système qui prévalait jusque-là, mais en recherchant d’“autres formes discursives”, en vue de “penser autrement” (*ibid.*). Enjeu majeur en ce qu'il répond précisément à cette “absence de pensée” (*ibid.*), ou refus de penser, qui a transformé des hommes ordinaires en “bourreaux ordinaires et consciencieux, véhicules de l'effrayante banalité du mal” (*ibid.*). Évoquant la question de “la repentance”, il rappelle qu'il n'y a pas de repentance sincère sans “conversion à un autre mode de vie” (p. 72). Les demandes de pardon et les appels à la réconciliation sonnent faux s'ils n'inaugurent pas un vrai travail de mémoire et de compréhension, mais dissimulent un désir d'oubli et d'absolution. Il s'agit de comprendre, c'est-à-dire s'interroger sur les modalités du génocide, mais aussi de poser la question de l'après-génocide : comment vivre, selon quels modes, de quelles manières reconstruire une relation ? Il appelle enfin à “l'espérance”, permise sous “certaines conditions, dont la prise en compte de l'éventualité de l'irréparable” (p. 73). F. Eboussi Boulaga propose une seconde contribution, intitulée “Eclaircissements sur le mensonge structurel et la refondation de l'État”, dans laquelle il entend tirer une leçon des “événements du Rwanda, génocide” (p. 127), formule qui souligne la perspective exemplifiante de son

analyse. Faisant du Rwanda une “métaphore ou une métonymie de l'Afrique” (p. 128), il propose une réflexion “postcoloniale” sur la violence et les pouvoirs en Afrique. Citant Kafka, il parle, à propos du “mensonge démocratique au Rwanda”, de “mensonge devenu monde” (*ibid.*). Il reprend la fin de la communication de J. R. Booh-Booh sur “L'accord d'Arusha ou la paix assassinée” : “Revenons à nous-mêmes dans un dialogue intérieur sans concession. C'est avec nous que nous ferons notre avenir” (p. 130). Cette exhortation s'inscrit dans la démarche du recueil : une réflexion des intellectuels africains sur un génocide africain, censée conduire à une morale de l'action. Le volume est clôturé en annexe par un article de Gina Clarisse Moneze Mekoulou : “Les enfants : victimes, martyrs et bourreaux”, qui propose une mise en perspective en abordant la question des “enfants-soldats”. En effet, la figure de l'enfant-soldat est troublante en ce qu'elle incarne simultanément les figures de l'innocence et de la cruauté : cette figure ambivalente invite à penser l'ambivalence humaine en soi.

■ Viviane AZARIAN

■ GYASI (KWAKU A.), *THE FRANCOPHONE AFRICAN TEXT. TRANSLATION AND THE POSTCOLONIAL EXPERIENCE*. NEW YORK, WASHINGTON D.C., BALTIMORE, BERN, FRANKFURT A.M., BERLIN, BRUSSELS, VIENNA, OXFORD : PETER LANG, COLL. FRANCOPHONE CULTURES AND LITERATURES, VOL. 48, 2006, 133 p., INDEX - ISBN 0-8204-7830-X.

Le bref ouvrage de Kwaku A. Gyasi, *The Francophone African Text. Translation and the Postcolonial Experience*, traite de l'éternel problème des littératures africaines, à savoir celui de la langue. Kwaku Gyasi, qui étudie depuis de nombreuses années le problème de la traduction dans les littératures africaines, s'interroge à propos de la relation entre l'oralité et l'écriture d'une part, à propos de celle qui unit langues africaines et coloniales d'autre part, et s'appesantit sur celle qui existe entre les divers systèmes de références culturelles qui se rencontrent dans certains textes. D'après K. Gyasi, le travail littéraire des auteurs ne se laisse décrypter que par le paradigme de la traduction : chaque auteur africain qui écrit dans une langue européenne est un traducteur entre différents inventaires culturels. L'acte de traduire-écrire est donc un procédé qui confère des particularités aux textes africains. On peut ainsi considérer le “process of writing as translation” (p. 11). La démarche de K. Gyasi cherche à combler une lacune dans la critique littéraire des textes africains : “what has been overlooked is essentially how European language is re-appropriated and given expression in the imagination of the African writer” (p. 2). Sans nier ou passer sous silence les multiples qualités de ce livre, on doit cependant souligner que maints travaux ont été consacrés à la créativité de l'auteur africain en général et à sa relation particulière avec la langue coloniale en particulier (notamment les travaux de Chantal Zabus et Julien Eileen).